

11 Res

15 Centimes

N° 6. — Samedi 27 Décembre 1918

# Le Rouge



## GRACE POUR LES MUTINS !



*Lettre de M. le Sénateur  
✻ Charles Humbert ✻  
au Ministre de la Guerre*

# PRÉVISIONS POUR L'ANNÉE 1914

Le *Bonnet Rouge*, désireux de percer pour ses lecteurs, les brumés taquines qui voilent l'avenir, est allé interroger la plus extra-lucide des voyantes.

Naturellement, nous lui avons demandé de n'épargner rien et que la vérité vraie — aussi laide fût-elle — nous soit connue. Tour à tour, la dame interrogea le marc de café, un œil de poule noire, des cartes à peines transparentes, et l'ombre immense du grand Ribot (au fait, il est donc mort?...)

Ce que nous avons appris, et ce que nous donnons à nos lecteurs avec la garantie du *Bonnet Rouge*, le voici :

En l'an de grâce 1914 (ans 122 et 123 de l'ère Républicaine), on verra M. Raymond Poincaré se promener seul, comme un honnête bourgeois, et flâner sans escorte, paisiblement, tel un vulgaire président républicain, dans l'allée des Acacias.

L'Action française dénoncera quelques traîtres, qui seront juifs, et M. Léon Daudet mettra de l'encre dans son encrier au lieu de... ce que vous savez ;

Jules Guesde sera malade. Léon Bourgeois sera malade ;

M. Aristide Briand, fatigué de crier son honnêteté à la face du monde, dira à quelques-uns des plus bruyants de ses accusateurs : « Eh bien !... c'est entendu ! Je suis une canaille. Mais... et vous ? »

Groussier-Benoist (les frères Siamois) ne parleront plus de la R. P., et se disputeront à propos de la laïque ;

Sébastien Faure apportera au public la treizième preuve de l'inexistence de Dieu ;

Jean Richepin, devant le public élégant des *Annales*, commentera et exécutera une danse inédite : *la gigue* ;

Emile Gautier publiera un article sans citation latine ;  
Le compagnon Francis Delaisi dévoilera la main du comité des Forges dans les mélodrames de la Gaité-Montparnasse ;

Jean Grave rira ;

M. Ponsot fera l'acquisition de belles manières et immolera sa barbe sur l'autel de la Présidente.

Griffuelhes, Jouhaux, Merrheim éclaireront quelques points obscurs de leurs doctrines et diront leur fait « aux personnalités sans mandat » ;

De Marmande fondera un comité pour la détense d'une victime de l'ordre capitaliste ;

M. Lépine renoncera au téléphone pour mieux entendre les voix ;

Madeleine Pelletier entrera dans un couvent d'hommes ;

Quelques idées nouvelles seront émises par de jeunes littérateurs, et Urbain Gohier prétendra qu'on les lui a chipées ;

M. Cochon se fera baptiser Dupont, et malgré tous ses exploits il perdra toute popularité et devra payer son terme ;

On verra Viviani faire quelque chose au ministère ;  
Fursy et Jules Moy ne rougiront plus d'être juifs ;  
Victor Snell entreprendra de reviser Victor Hugo et Shakespeare ;

De Waleffe et Albert Germain accompliront leur service militaire ;

L'année commencera le 1<sup>er</sup> Janvier et finira le 31 Décembre.

## CADEAUX DE NOUVEL AN

A toi, Raymond-la-Gaule : un dada mécanique...  
(Un beau dada lorrain, en bois tricoloré)  
Sur lequel tu crieras « Vive la République ! »,  
Tenant un goupillon à ton cher poing carré !

A vous, duc d'Orléans, mon maître en badinage :  
Ce livre, sur papier... gommeux « Monsieur Pafin ! » ;  
A vous prince Victor, (qui fumez tant... de rage ! ) :  
Un paquet de « petit caporal ». — C'est du fin !

A toi, mon Aristide, ô « briand » camarade :  
Des pipeaux en carton (dont si bien tu te sers ! )  
Tu nous joueras, joyeux, des airs de mascarade ;  
Et de Mun — comme hier — saluera tes concerts !

A toi, Jean Richepin, grand marabout du Verbe...  
(du beau verbe « tanguer », en « tangage » des dieux ! ),  
Ces nouveaux noms pour tes grands fils au front superbe :  
« Fils de la mèr' Tango ! » — Ça vaut un acte ou deux...

A vous, Albert Carré : ce bâton mirifique  
— Bâton de Maréchal des Français, sacrebleu ! —  
« Par le flanc ! Demi-tour ! En avant, la musique !  
Tenez-vous bien, Mounet ! — Vous fous d'dans, Scrongnieu-  
[gnieu !..

A toi, dernier dandy, bel André de Fouquières :  
Ce cotillon... de fille — à retrousser — pervers !...  
A toi, G. d'Annunzio, prince des Fous qui errent,  
Une lire... italienne, au meilleur de tes vers !...

A vous, Sarah Bernhardt, la divine attristante  
(L'attristante à Bernard ! ) : ces verdâtres rubans !  
Fleurs et fruits du succès font leur cour éclatante  
Au mérite agricole et pur de vos instants.

A toi, Georges, qui « ring » à « george » déployée,  
— Carpentier au bras long — ce valeureux atout :  
Knockaouter, comme un seul homme, en la mêlée,  
Tous les chauvins du Monde ! ohé ! Un poing, c'est tout !

Et vous, Mona Lisa, maigre « en-chair » revenue,  
Que vous donner, sinon ce conseil amical :  
Achetez — pour complaire à votre lèvre émue —  
Le « Sourire à Doumergue », immense et radical !

ALFRED VARELLA.

8, Bd DES ITALIENS  
(ADRESSE PROVISOIRE)  
TÉLÉPHONE : BERGÈRE 44-31

RÉDACTEUR EN CHEF :  
**MIGUEL ALMEREYDA**

Secrétaire général :  
**EUGÈNE MERLE**

Le "Bonnet Rouge" paraît tous les samedis

ABONNEMENTS :  
France et Colonies :  
Un An, 7 fr. 50. Six mois, 4 fr. 50  
Union Postale :  
Un An, 10 fr. Six mois, 5 fr. 50

Administrateur :  
**PAUL RAOULT**



# Grâce pour les Mutins !

*Hélas ! il n'y aura pas de la joie pour tout le monde en cette fin d'année !...*

*Là-bas, très loin, de l'autre côté de la Méditerranée, de grands enfants ignoreront la douceur des fêtes familiales, et dans plus d'une commune de France des mères pleureront sur le gars absent et malheureux.*

*Sont-ils donc si coupables, ces mutins, qu'on ne puisse pardonner ? Dans les conseils du gouvernement, — de ce gouvernement qui fit renaître tant d'espoirs dans le Pays Républicain, — personne ne se lèvera-t-il pour crier : Grâce ! pour les petits soldats si cruellement frappés ?*

*Des comités se sont préoccupés de la question ; des appels à la pitié, à la justice, se sont fait entendre ; des protestations nouvelles allaient jaillir du cœur du Pays ; mais personne encore n'avait saisi officiellement les Pouvoirs publics.*

*Le Bonnet Rouge a cherché parmi les personnalités marquantes du régime, quelle était celle qui pouvait faire ce geste avec le plus d'autorité et le plus d'utilité.*

*Le Bonnet Rouge a pensé que cette personnalité était M. Charles Humbert, sénateur de la Meuse et secrétaire de la Commission de l'Armée. Seul M. Charles Humbert, insoupçonné de complicité même lointaine avec le Socialisme ; seul M. Charles Humbert, unanimement honoré pour son talent, sa claire science militaire et son cœur généreux, était qualifié pour adresser au Gouvernement le nécessaire appel à la pitié.*

*Celui-là ne saurait être accusé de flirter avec ce que l'on appelle, à tort bien souvent, la démagogie : c'est un modéré. A plusieurs reprises, il s'opposa vivement à ce que les déserteurs et les insoumis fussent visés par les lois d'amnistie — et cela ne pouvait donner que plus de poids à son intervention.*

*Nous nous sommes rendu chez M. Charles Humbert. Nous n'avions pas fini de lui exposer notre projet que le Sénateur de la Meuse nous disait : « J'accepte ! ». Et M. Charles Humbert écrit la belle lettre ci-dessous dont il a bien voulu nous adresser copie, lettre qui vaudra au nom dont elle est signée la sympathie enthousiaste de toute la Nation.*

*Nous voulons espérer que le Gouvernement de M. Doumergue ne se refusera pas à écouter cette voix qui dicte le devoir.*

LE BONNET ROUGE.

23 décembre 1913.

MONSIEUR LE MINISTRE,

Jé viens vous demander s'il ne vous paraîtrait pas équitable et opportun de proposer au gouvernement la grâce entière de tous les militaires condamnés ou punis à la suite des manifestations occasionnées par l'annonce du maintien sous les drapeaux de la classe 1910.

Sans doute, il était indispensable que ces troubles fussent réprimés avec rigueur, mais nous pouvons bien reconnaître maintenant qu'on n'avait peut-être pas pris, auparavant, toutes les mesures convenables pour les prévenir.

Ces soldats ont subi, de la part de certaines organisations extérieures à l'armée, des excitations contre lesquelles on aurait pu les défendre mieux qu'on ne l'a fait. Si dans quelques garnisons le commandement a compris qu'il avait le devoir d'expliquer aux hommes la nécessité du sacrifice exigé d'eux, dans beaucoup d'autres, ces militaires qui depuis le commencement de l'année se considéraient à bon droit comme « de la classe » — puisque, légalement incorporés pour deux ans, ils se trouvaient déjà dans leur deuxième année de service — ont été avisés brutalement, sans aucune précaution, qu'ils allaient être retenus à la caserne pour un temps indéfini. Je ne puis m'empêcher de penser qu'ils se seraient peut-être inclinés sans le moindre murmure si l'on avait commencé par faire appel à leur patriotisme en évoquant le formidable rassemblement d'hommes en armes réalisé de l'autre côté de la frontière. Très probablement aussi, leur mécontentement aurait été beaucoup moins vif si on leur avait fait connaître exactement la durée de la prolongation de service qui leur serait imposée, s'ils avaient su qu'elle se limiterait à quelques semaines. Or, on aurait pu leur donner cette précision si l'état-major de l'armée avait imaginé dès

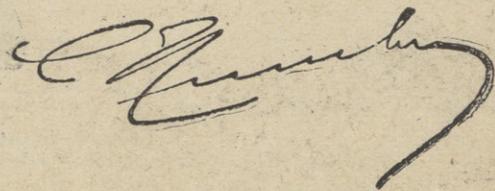
le début, ou avait accepté ensuite de meilleure grâce qu'il ne l'a fait, le système de l'incorporation à vingt ans, dont nous avons été, vous, Monsieur le Ministre, M. le sénateur Touron et moi, les premiers et les plus actifs partisans.

Ils ont eu un mouvement de révolte parce qu'ils ont cru que le passage du service de deux ans à celui de trois s'accomplirait par un effet rétroactif de la loi nouvelle, et à leurs dépens. Ils se sont mutinés — si ce mot n'est pas trop gros pour définir le geste assurément blâmable qu'ils ont esquissé — non point contre la loi que nous leur avons donnée, mais contre la loi que nous n'avons pas voulu qu'on leur impose et qui aurait retardé d'une longue année leur retour à la vie civile.

Pour apprécier en toute équité leur faute, il faut admettre comme circonstances atténuantes toutes les fausses manœuvres, toutes les maladresses qui l'ont provoquée. Et en tous cas, il me semble qu'ils ont suffisamment expié.

C'est pourquoi, je viens vous demander de proposer, en leur faveur, une large mesure de clémence. Je ne suis pas suspect, je l'espère, de vouloir affaiblir l'observation de la discipline dans l'armée. J'ai assez souvent protesté contre les lois d'amnistie qui finissaient par instituer l'impunité au profit des déserteurs et des insoumis, pour qu'on ne me suppose pas capable d'un excès d'indulgence à l'égard de soldats qui ont fait mine de se dérober devant un devoir militaire. Mais la sévérité a eu son heure, et je crois qu'il serait bon, maintenant, que le pardon eût aussi la sienne.

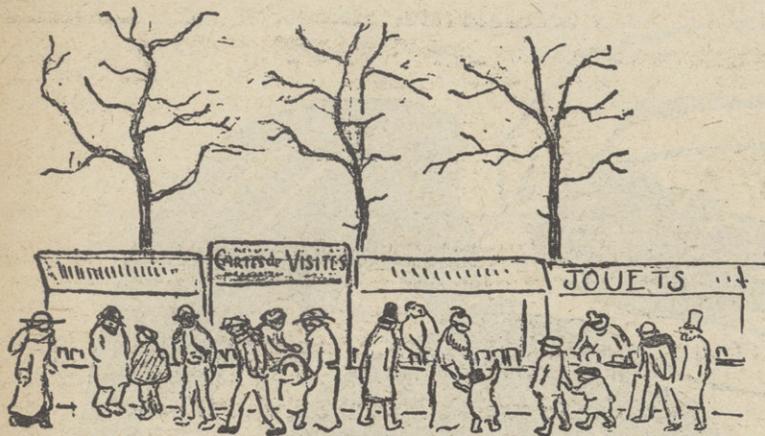
Agréez, Monsieur le Ministre, l'expression de mes sentiments bien dévoués.





— Trois classes!.. quel Réveillon!..

(Dessin de SOURIAU)



### CROQUIS DE JOUR DE L'AN

Comme des champignons après la rosée, naissent un beau matin sur les boulevards les Petites Baraques. Elles s'alignent sagement, en personnes réservées qui savent qu'on les tolère par faveur spéciale. Elles s'emplissent d'objets qu'on rencontre partout, tout au long de l'année, mais qui prennent, aux yeux badauds des gobe-tout de Paris, un aspect neuf. Il suffit pour cela qu'on les vende dans ces petites maisons de bois qui surgissent un matin de décembre, pour disparaître aussi furtivement qu'elles sont nées...

On les range jusqu'au prochain calendrier.

Après quoi elles reviendront nous dire ce qu'on feint de ne pas entendre :

— Vous avez bien vieilli depuis l'an dernier.



A cette même époque, chaque décembre, Mlle Poupée épouse M. Pantin. Pour leurs noces naît un cortège de coursiers à la croupe anguleuse, dont ils ne se serviront jamais plus. D'ailleurs, maintenant, ils préfèrent l'auto.

Dans des vitrines où vient s'aplatir le nez des moutards, ce sont des villages de rêve. Au près, des chasseurs, coiffés d'un feutre orné d'une plume verte, y font la cour à des bergères aux yeux tout ronds. Furieux et dégoûtés, certaines gens disent : De pareilles gothons viennent d'Allemagne, quelle horreur ! Mais, plus sages que ces grognons, tous les joujoux, péle-mêle, font bon ménage, et, sans songer à l'Alsace-Lorraine, font risette.



Ça croule de victuailles chez l'épicier. Les oranges roulent sur les huîtres qui escaladent les boîtes de dattes, que recouvrent des grenades qui rougissent d'effleurer le croupion des volailles.

De quel géant est-ce la fête ? On ne l'a jamais su. Quelle bouche immense absorbe ce repas monstre ? Aucun reporter indiscret n'a pu le découvrir.

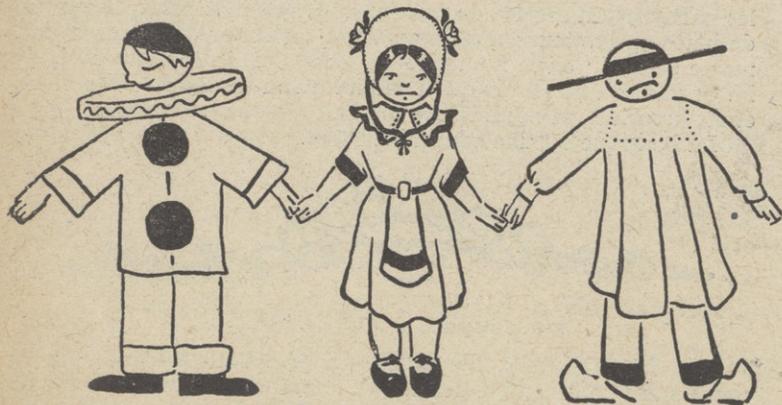
— C'est pas moi toujours, m'a assuré mon vieil ami le ramasseur de mégots.



— Mais d'où viennent tous ces intrus ? se demandent les arbres dépouillés de la rue. Quel genre ont ces petzouilles d'être toujours verts ?

Et ces façons d'arborer des chandelles au bout de leurs branches !... vraiment on ne sait pas vivre quand on arrive de la campagne.

Mais, sans se froisser, les braves petits sapins poussés un peu partout par enchantement en décembre sur le sol parisien oublient qu'ils ont des aiguilles qui pourraient piquer.



### Petites proses : LA CHANSON DE L'ANNÉE

- Le soir tombe sur le beau dimanche.
- Soite créature, qui te l'a demandé ? Il n'était guère besoin de nous rappeler que demain, avec la semaine nouvelle, recommencent les labeurs tissés jour à jour.
- Le trente et un ferme la porte du mois.
- Tais-toi, pie jacassante ! Tes propos ne nous l'apprennent point, qu'un mois de plus tombe du calendrier telle la feuille craquante et recroquevillée de l'arbre dénudé.
- Reverrons-nous ensemble les clairs jours des étés dorés ?
- Maudite sois-tu ; ton rire l'étrangle de nous faire souvenir qu'un printemps de plus s'est fané, que les ivresses d'août sont mortes et que l'automne effeuilla les dernières fleurs de nos corbeilles !
- L'an tombe épuisé pour ne plus se relever.
- Mauvaise sorcière, quelle joie trouves-tu à nous redire qu'un pas de plus est fait vers la vieillesse hideuse ?
- Mais je te nargue ! Tombe beau dimanche, se termine le mois, finisse l'été, meure l'an : dans mon cœur chante un hymne d'espoir, chante si haut que plus tu ricanes, plus il s'élève pour planer où s'éteint ton aigre voix.

FANNY CLAR.

### ON RÉVEILLONNE !



— Deux sous d'assortiment, avec un cornichon...

(Dessin de LUCIEN ROUSSEAU.)

### NOEL JUIF : Histoire « rétrospective et futuriste »

En ce temps-là, la Palestine était heureuse. Isaac, de son mariage avec Rebecca, avait eu deux fils : Esau et Jacob.

Esau, l'aîné, avait l'âme d'un rustre et dès sa tendre jeunesse ne rêvait que batailles. Il était le préféré de son père tandis que Jacob, au contraire, doux et respectueux, faisait le bonheur de sa mère.

Or, ce soir de Noël, Isaac et Rebecca s'étant mis d'accord sur la sagesse de Jacob et le mauvais caractère d'Esau voulurent récompenser l'un et punir l'autre.

Papa Isaac ayant fait acquisition d'une montre extra-plate la mit dans les souliers de Jacob, tandis que sa femme, de son côté, ayant ramassé du crottin le répandit dans ceux d'Esau.

Puis, le cœur léger, ils partirent réveillonner dans un des nombreux établissements où le tango faisait déjà rage.

La cinquième heure du jour ayant sonné, Jacob et Esau ne firent qu'un saut vers le commutateur électrique afin de répandre la clarté que le jour ne leur avait pas encore donnée.

Jacob poussa un cri de joie en apercevant la montre qui lui était échue et la montra en pleurant de bonheur à son frère aîné.

Celui-ci l'air rageur, mais plein de fierté, attendait déjà les questions de son frère sur ce que lui avait reçu du père Noël, et répondit froidement à la demande de celui-ci :

— Moi ? J'ai eu un cheval, mais... mais il vient de foutre le camp !...

Pour copie conforme : A. L.



suom et  
mustricodif



#### Un précieux collaborateur

M. Henry Paté, rapporteur des trois ans à la Chambre, s'était adjoint, pour la confection de son rapport, un officier de la garde républicaine, le capitaine Viet, qui, dans l'espace de vingt-quatre heures, passa du camp des antitroisnistes au camp opposé. Détaché pendant deux mois auprès de M. Paté, le capitaine Viet fut récompensé de sa « mission spéciale » par l'inscription au tableau d'avancement. Ce plat de lentilles lui était bien dû.

M. Paté prépare maintenant sa réélection en Normandie. Par un hasard tout à fait curieux, le capitaine Viet a été envoyé dans cette province, où il exerce par intérim les fonctions de commandant, grade qu'il va recevoir incessamment.

M. Paté fera des tournées électorales, et le commandant Viet des tournées de police. Si les gendarmes ont une influence quelconque sur les élections, M. Viet aura l'occasion de continuer sa précieuse collaboration à M. Paté.



#### Le zèle du colonel

Lorsque les rois viennent à Paris, et surtout lorsqu'ils s'intéressent aux questions militaires, comme Alphonse XIII, on leur fait visiter une caserne, une caserne modèle. Ils vont d'habitude aux Invalides ou à l'École militaire.

Le général Michel, gouverneur de Paris, se trouvait dernièrement à la caserne du boulevard Henri IV, occupée par la garde républicaine. Il émit l'opinion que ce bâtiment neuf et confortable était tout désigné pour recevoir les visites des souverains de passage. Aussitôt, on fit téléphoner au colonel Klein, commandant la garde républicaine, que les rois seraient conduits à la caserne Henri IV.

L'ordre avait une portée générale, mais M. Klein l'interpréta d'une façon étroite et s'imagina qu'il s'agissait des monarques

espagnols, alors en Autriche, et dont les journaux avaient annoncé le prochain passage à Paris.

Le colonel se multiplia pour les recevoir dignement. Il y eut branle-bas dans la somptueuse caserne. On se tint prêt. L'attente dura quinze jours, qui furent quinze jours de surmenage pour les gardes, maintenus en permanence au quartier, dans la prévision de la royale visite.

Alphonse XIII traversa Paris incognito et n'alla pas à Henri IV.

C'est seulement alors que le colonel comprit. Il ne se pardonne pas son erreur, et les gardes ne se montrent pas plus indulgents à son égard.



#### Le sous-secrétariat d'État de la guerre

Au moment de la formation du ministère, il fut question d'attribuer le secrétariat général à M. Sarrail, commandant du 8<sup>e</sup> corps. On ne pouvait y nommer le général Dubail qui avait failli être ministre de la guerre. Quant à l'hostilité de M. Sarrail envers les trois ans, elle était sans importance, le secrétaire général n'ayant pas à intervenir dans les grandes questions politiques.

A la dernière minute, il fallut renoncer au général Sarrail. On devait caser M. Maginot pour rassurer et l'entente démocratique et les partisans du service de trois ans. M. Maginot tient beaucoup de place en hauteur ; il ne pouvait se contenter d'un secrétariat, même général ; on le nomma sous-secrétaire d'État. Aux amis de M. Sarrail, on fit savoir que l'emploi qu'on destinait au général étant supprimé, sa candidature tombait *ipso facto*.

La politique est une admirable chose.



#### On coupe!... On coupe!...

Mlle *Souris l'arpète*, fille cadette de M. Alfred Machard, entrée vierge mardi, 9 décembre dernier, en l'hôtel du *Journal*, 100, rue de

Richelieu, à Paris, en est ressortie en fort piteux état le samedi 13 courant. Plusieurs morceaux — sept, croyons-nous — de sa délicate personne sont, paraît-il, restés sur le marbre. Ils sont destinés, dit-on, à nourrir *Mirobal*, fils cadet de M. Léon Sazie.



### Le fidèle secrétaire

M. Sassias, ancien secrétaire particulier de M. Briand, continue à accompagner le maître dans chacune de ses tournées électorales, flanqué de l'ineffable Peycelon chargé spécialement, pendant que Briand est au pouvoir, des *affaires de la Loire*.

Mais le rôle de M. Sassias au ministère est quelquefois des plus divers ! Et, à une récente époque, chaque matin l'automobile qui venait arracher Aristide aux délices de Saint-Cloud contenait le fidèle Sassias. Le maître exigeait la présence du secrétaire pour le mettre en cours de route au courant des événements. Il se passe, en effet, tant de choses en quelques heures pour un premier ministre ! Seulement M. Sassias ne se montrait pas toujours enchanté du rôle qu'il jouait ; et même certain jour il s'en plaignait amèrement à ses intimes :

— Ah ! j'en ai assez ! clamait-il, ça commence par me dégoûter cette promenade matinale. Surtout, ajoutait-il avec indignation, que souvent ILS me font poser comme un larbin !...



### Le citoyen Piger

Au fameux banquet de Saint-Etienne, aux côtés de Briand trônait le citoyen Piger, ex-député socialiste unifié de la Loire. Piger !...

Hé ! mais il nous souvient d'un Piger qui ne portait pas précisément l'ex-camarade dans son cœur.

Les murs de tel café proche de la Bourse du travail de Paris pourraient rappeler les diatribes violentes du même Piger contre le Renégat. En ce temps-là le citoyen Piger prenait pour galerie les militants syndicalistes qui fréquentaient chez Coste, et aucune épithète ne lui semblait trop violente pour stigmatiser le jaune.

Saint-Etienne connaît à ce moment des réunions tumultueuses où Piger, s'affirmant boxeur de premier ordre, dit parfois payer les carreaux cassés.

Le bruit courut qu'éccœuré, il préférerait quitter la politique et ne se représenterait plus.

Il revient : le voilà avec celui qu'il vilipendait jadis. L'ex-député a mis de l'eau dans son vin. N'en soyons pas autrement surpris.

Le citoyen Piger est un gros négociant en vins de Saint-Etienne et l'habitude étant une seconde nature...



### Années d'apprentissage

Du temps qu'il était écolier — écolier ministre — M. M..., sous couleur de travaux législatifs, passait le plus sombre de ses nuits joyeuses dans un petit appartement de la rive droite, bien qu'habitait les hauteurs de Montrouge.

Et chaque matin, au petit jour, l'automobile d'une actrice connue reconduisait notre parlementaire assouvi dans la calme tiédeur de son « home » conjugal où sa femme s'inquiétait doucement de ce surmenage inhabituel à nos représentants.

Et, par principe, sans doute, M. M... oubliait inéluctablement de payer le dérangement du chauffeur, même par le plus léger merci...



D'ailleurs M. le député était un type « à la coule ». On ne la lui faisait pas...

Ainsi, lorsque dans sa loge la dame de ses pensées et de ses actions avait le gosier suffisamment desséché, entre le « un » et le « deux », pour absorber quelques gorgées de limonade, M. son

chevalier servant éprouvait le plus incroyable plaisir à descendre lui-même querir la boisson désirée.

Il fallait bien ménager les jambes du chauffeur, somnolant sur son siège, et ne pas dissiper, au surplus, les quinze mille francs de salaire, si péniblement arrachés au contribuable.



Il y avait une ombre à ce tableau d'amour : Madame partageait, hélas, ses nuits déjà bien courtes entre les bras de son amant et les pieds de la table de jeu, dans un tripot mixte des plus cotés — pas en bourse.

M. M..., lui, n'avait pas ce défaut et se plaignait amèrement de la préférence accordée à son rival, bien souvent à son détriment.

Mais, stoïque, devant l'immeuble sombre où la joueuse frénétique tirait à cinq jusqu'à des six heures du matin, M. le député attendait, attendait toujours...

Tout vient à point pour qui sait attendre : M. M... est devenu ministre.



### L'amitié des grands

M. Peycelon, qui accompagnait M. Briand à Saint-Etienne, est une manière de génie : son simple passage au cabinet de l'ex-président lui donna une telle compétence artistique qu'on le nomma d'emblée administrateur-adjoint des Gobelins.

Mais il ne pouvait, dans un poste de second plan, donner la mesure de son talent : on le nomma donc récemment administrateur de la manufacture de Beauvais.

Mais Beauvais, c'est une bien médiocre et bien triste ville de province : on ne saurait s'y enterrer. Qu'à cela ne tienne : M. Peycelon conservera son bureau aux Gobelins ; il dirigera de Paris la manufacture de Beauvais.

Peut-être ira-t-il de temps à autre y faire un tour — le moins souvent possible, car M. Briand aime à avoir ses collaborateurs auprès de lui.



### Autour d'une sombre affaire

Nous sommes de ceux qui pensent qu'on eût pu, dans le Parti socialiste, liquider l'affaire Cambier-Bonjean avec un peu plus de simplicité. Il suffisait de montrer l'œuvre détestable que, consciemment ou inconsciemment, les Cambier et leurs satellites accomplissent pour que le Parti fit justice.

Ces réserves ne nous empêchent pas de donner notre adhésion à la sanction prise par le congrès fédéral.

— Mais il y a des abus dans le Parti ?...

— On le sait !

— Une coterie à déloger ; une camarilla à ramener à une plus juste notion des intérêts de notre parti !

— C'est entendu.

— Et la campagne des Cambier était faite dans l'intérêt supérieur du Parti !

— Halte-là ! voulez-vous ?... Que certains des cambiéristes et Cambier lui-même se laissent entraîner à de vilaines actions par passion plutôt que par calculs inavouables, c'est possible. Mais que les cambiéristes et les Cambier eux-mêmes n'aient eu en vue que l'intérêt du Parti, c'est là une chose des plus contestables.

Affirmation gratuite ?

Jugez :

Il y a quelques mois, au commencement de mars exactement, la citoyenne Cambier était en quête d'un journaliste socialiste capable de mener la campagne qu'elle et ses amis devaient faire plus tard dans la *Lutte des Classes*.

L'un des hommes pressentis fut notre ami Victor Méric. Deux heures durant, la citoyenne Cambier tenta de vaincre la résistance — la répugnance devrions-nous dire — de notre ami.

Elle usa de tous les arguments.

Et savez-vous dans quel organe la campagne devait être menée ?

*Le Matin* ou *l'Eclair*, au choix.

Il est évident que l'intérêt supérieur du Parti préoccupait seul la citoyenne Cambier et ses mandataires !...

LE SAUVEUR



Il est né, le divin enfant...

(Dessin de AUGLAY.)



Là-haut, il y a déjà longtemps, au flanc de la Butte Montmartre, il restait encore quelques jardins où des mannequins drapés de loques éclatantes défendaient d'illusoires cerises. Des rapins flamboyants peuplaient ces embryons de forêts vierges. Joyeusement on y enterrait l'année, et de Noël à la Saint-Sylvestre s'écoulait une série de jours vécus dans une flemme agréablement cultivée. La terre glaise séchait chez les sculpteurs ; les brosses dormaient sur les chevalets et les petits modèles des artistes arrivés, délaissant les ateliers académiques, escaladaient la Butte, apportant la gaieté de leur rire et la fraîcheur de leur jeunesse.

Le 31 décembre de cette année-là, réunis chez Buron dont les vierges peuplent le quartier Saint-Sulpice, cinq espoirs de l'art attendaient un sixième convive qui tardait. A part Buron, il y avait là deux sculpteurs : Vasilau, frisé comme un ange et paisible tout autant, qui mettait déjà dans ses œuvres la beauté calme qui le rendit célèbre plus tard ; l'autre, pour les copains, s'appelait « la Puce ». Avec sa barbe rousse et ses yeux clairs, il ressemblait à un bon faune rigoleur. Belzingue, le graveur, qui possédait l'aspect fruste et robuste de ses belles planches et le peintre Paloma, gros garçon gouailleur, formaient la plus bruyante des assemblées. Buron, qui a des prétentions à la musique, lançait des phrases de la *Damnation de Faust*, en tapant à tour de bras sur un vieux piano à demi aphone.

— Ferme ça, disait tranquillement Vasilau, on n'entend pas les autres.

Les autres hurlaient :

*Un jour, on disait au village  
Un casque, ça sert à rien du tout...*

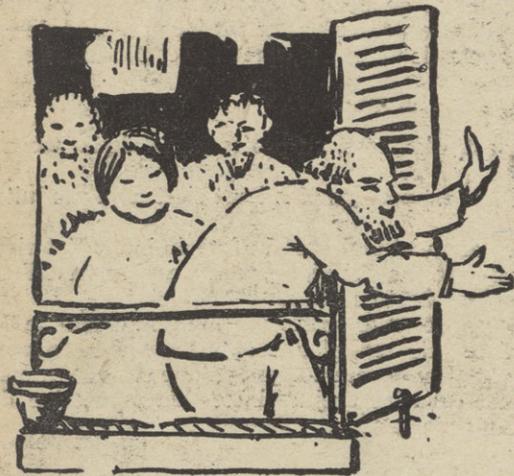
Tout à coup Belzingue, lâchant la blonde Tintine qu'il embrassait, tandis que la Puce se livrait à une danse russe frénétique tout en poussant le cri de guerre des Sioux, vint à la fenêtre et s'écria :

— Le voilà !

Ce fut aussitôt dans l'escalier une dégringolade, pareille à un cyclone.

— Le voilà ! le voilà ! clama le chœur chevelu et gesticulant.

Au loin, l'ami attendu arrivait sans se presser, tandis que devant la porte s'arrêtait un de ces camions du P.-L.-M. qui, à cette époque de l'année, recèlent dans leurs flancs maintes victuailles. Le camionneur sauta à bas de son siège, tenant une bourriche, et se trouva nez à nez



avec les cinq jeunes gens qui, les bras levés, braillaient :

— C'est pas trop tôt ! On crève de faim !

Ahuri, sa bourriche dans les bras, l'honnête employé de la Compagnie, se voyant entouré du groupe, dit sans aménité :

— Dame, à cette époque-ci, toutes ces volailles ça encombre les gares. Y en a qui arriveront encore après la vôtre.

A ce propos, les cinq paires de bras retombèrent, cinq bouches se turent, mais en revanche cinq paires d'yeux se comprirent en un clin d'œil, tandis qu'un fou rire était réprimé malaisément.

— Bien, mon brave, dit Vasilau, ça va, on ne vous en veut pas pour cette fois.

— Débarrassez-moi de cet oiseau-là, au moins, et signez vivement.

— Volontiers.

On vida les poches pour le pourboire, puis, portée en triomphe, la bourriche monta l'escalier. Quelques minutes plus tard, autour d'une superbe dinde apparue parmi la paille de l'emballage, se dansait une farandole dont les voisins gardèrent le souvenir, et au



loin, dans un coin de la France, il y a des gens vexés qu'on ne les ait jamais remerciés de certaine dinde qu'ils expédiaient à leurs amis de Paris pour un jour de l'an bourgeois et familial.

KIKARI.

## JUGES : M. LE SUBSTITUT GRANIÉ



ENTREZ à la neuvième chambre correctionnelle l'un des trois premiers jours de la semaine, vous y verrez, occupant le siège du ministère public, M. le substitut Granié.

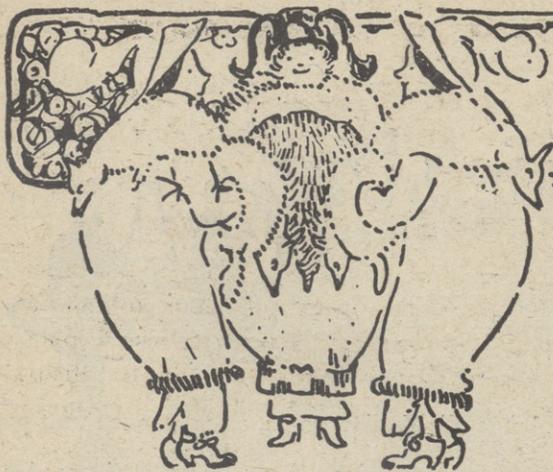
M. le substitut Granié est une personnalité parisienne qu'il faut connaître, il est un des rares hommes du Palais doué d'un incomparable talent. Son esprit étonne et séduit, son œil malicieux, ses cheveux en broussaille, sa bouche fine et sa barbe hirsute lui donnent l'apparence que nous prêtons volontiers aux sages de la Grèce antique.

Depuis six ans il occupe le même siège à la même chambre du tribunal, il ne le quittera que pour passer à la Cour. Les présidents de la neuvième passent, Granié reste et c'est heureux.

Au service de la loi, il est un auxiliaire précieux pour la bourgeoisie dont il sait dissimuler les verrues et les tares. Lorsqu'il requiert, son discours est toujours écouté et admiré même par les délinquants qu'il est obligé de justifier : il a la manière.

Son débit mesuré, précis, est toujours clair et respire la bonté, il n'a pas d'emportements, il a, si j'ose m'exprimer ainsi, le calme gai et spirituel qui fait qu'aucun de ses arguments ne blesse, il égratigne, mais n'écorche point, il effleure, mais ne flagelle pas.

Et quand il se tait, dédaignant les brouilleries qui l'apitoient, pour ne pas contrevenir à son devoir, M. le substitut Granié fait des vers. Ce n'est pas un accusateur public, c'est un artiste en légalité.



# AUX ÉCOUTES

## ◆ Compétence ministérielle ◆

Il y a des gens qui retombent toujours sur leurs pieds. M. Clémentel est de ceux-là. Rendu à ses chères études grâce à la chute du cabinet Barthou, le voici porté à une situation de premier plan par suite de sa désignation comme rapporteur général de la Commission du Budget. Ce notoire incompetomane avait pourtant fourni, au département de l'Agriculture, de nombreuses preuves de son défaut de connaissances techniques.

C'est ainsi que, palabrant un matin sur la champagnisation des vins, à la Chambre, l'ancien notaire de Riom apprenait à ses collègues que le champagne était rendu mousseux « par la fermentation naturelle de l'alcool en vase clos ». C'est le texte que tout le monde pouvait lire, à midi, en compte rendu analytique. Voilà donc un ministre de l'Agriculture qui ignorait que si l'alcool provient d'une fermentation, du moins lui-même ne fermente pas.

Heureusement pour M. Clémentel, cette colossale ânerie était rectifiée et mise au point par un correcteur qui lui faisait dire : « ... rendu mousseux par la fermentation alcoolique ». Ce qui est tout autre chose, et ce qui est exact.

Il est vrai que M. Raynaud, qui lui a succédé, n'en sait probablement, sur ces matières, pas plus que lui...

## ◆ Son intégrité ◆

On a beaucoup parlé déjà, sur un ton d'humour, des onze pour cent dont M. Arthur Meyer se plaît à châtier les appointements et les piges de ses collaborateurs. Mais on n'a pas tout dit. La retenue ne s'applique nullement à ce que M. Arthur Meyer doit à ses collaborateurs, mais à ce qu'il lui plaît de leur donner. Une délicate anecdote, à ce propos.

Afin d'échapper aux déperditions par trop sensibles qu'il diagnostiquait sur ses piges, un des plus notoires rédacteurs de la maison avait eu l'idée d'établir une facture. — « Comme ça, raisonnait notre homme, il faudra bien qu'on s'explique, si mon compte et celui du *Gaulois* ne concordent point ! »

Un domestique dûment stylé se présente donc à la caisse installée sur le palier du couloir historique de la rue Drouot, et remet sa petite note, se montant à 180 francs. Hélas ! Au bout d'un instant, l'huissier revient avec un bon de caisse de... cent francs !

— Je ne puis accepter ça, s'exclame le larbin, ma facture est de 180 francs...

L'huissier disparaît derrière une porte avec le papier.

Un assez long temps s'écoule. Tout à coup paraît le valet gaulonné de M. de Turenne : il brandit le bon de caisse et laisse tomber, d'une voix tonnante, ces simples mots :

— Ordre de M. Arthur Meyer !...

N'est-ce pas beau comme l'antique, cette manière de payer ses dettes ?

Détail piquant : Messieurs les membres de l'Académie française qui collaborent au *Gaulois* ne connaissent pas les ravages du sédateur dans leur pigé. Arthur soigne sa candidature...

## ◆ Le sénateur en balade ◆

Un joli trait de mœurs parlementaires. M. Brager de la Villemoisan est un de nos plus sémillants pères conscrits. Comme, en sa qualité de sénateur, il a le parcours gratuit sur tous les chemins de fer, il adore les voyages. Naturellement.

Mais M. Brager a de la famille, laquelle est, elle aussi, comme par hasard, a fligée de la bougeotte. Quand il se déplace — et combien cela arrive souvent ! — l'honorable Q. M. prend et paye au guichet

des billets de troisième classe pour la domesticité, des billets de seconde pour Madame et les gosses, installe tout le monde dans le train, tandis que lui... monte triomphalement en première !...

Où en serions-nous, *bone Deus*, si la Révolution n'avait pas aboli les privilèges ?

## ◆ Les agents sont de braves gens... ◆

Quels qu'ils soient et quoique ils fassent.

En conséquence, le gardien de la paix Dherines, contre lequel M. Louis Niéderprin avait déposé une plainte en coups et blessures, vient d'être mis hors de cause.

M. Louis Niéderprin affirmait avoir été frappé par l'agent ; des témoins appuyaient ses dires ; mais M. Boucard estima, lui, que Niéderprin, ayant eu déjà des difficultés avec un représentant de l'ordre — écoutez ! — « avait très bien pu provoquer Dherines, comme celui-ci le prétendait ».

C'était écrit !

## ◆ Pauvres hommes ◆

19 décembre 1913. — Le 8<sup>e</sup> régiment du génie (sapeurs télégraphistes), a défilé devant son drapeau au monument de Buzenval. C'était la première fois que la classe des malheureux garçons partis pour trois ans défilait devant cet emblème et était admise à le contempler.

Le général Hirschauer, commandant les 5<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> régiments du génie, était présent. On avait en outre profité de cette occasion pour remettre la médaille de 1870 à des vétérans de cette époque douloureuse.

Le colonel Linder, devant son régiment assemblé, enveloppé théâtralement dans les plis de ce drapeau, échauffé sans doute par la prochaine couronne de feuilles de chêne qu'il doit recevoir et peut-être aussi pour montrer tout son zèle patriotique à son nouveau chef le général Hirschauer, prononça un discours dont nous nous contenterons de citer quelques phrases :

« Vous ne devrez rester tranquilles que lorsque la France aura reconquis ses frontières naturelles... et chassé derrière le Rhin cet aigle noir de l'envahisseur ». Et, montrant aux jeunes recrues les vétérans décorés de l'insigne de la dernière guerre :

« Bientôt vous aussi recevrez une médaille comme celle-là... la date en sera seule changée, ce sera celle de dix-neuf cent... et quelques... »

Faut-il que nos culottes de peau soient de pauvres hommes pour ne pas trouver d'autre procédé pour fortifier l'amour de la patrie chez des jeunes gens de vingt ans, que l'appel à la haine et à la sauvagerie !...



Le colonel Linder est, d'ailleurs, un professionnel de la tartarinade.

La comédie que nous rapportons plus haut s'est déjà produite au mois de juillet dernier.

La scène se passait alors à l'intérieur du fort du Mont Valérien devant un opérateur du cinéma Pathé, le tout accompagné d'un discours aux provocations déplorables du même colonel — on recommença même une partie de la représentation à la demande de l'opérateur, la première mise en plaque ayant été défectueuse.

Le ministre compétent ne jugera-t-il pas qu'une pareille intempérance de langage est des plus préjudiciables à la réputation de la France dans le monde civilisé ?

## ◆ Littérature militaire ◆

(Extraits de punitions)

... sifflait de toutes ses forces avec sa bouche. (Lieutenant de service des batteries d'Artillerie)

... a pris un train qui lui était interdit en passant par les portières d'un wagon (Sous-officier 89<sup>e</sup> Inf. Gare de Lyon.)

... se promenant sur les grands boulevards avec un parapluie faisant du tapage. (Adjudant surveillance 28<sup>e</sup> Infanterie.)

... pissait dans l'escalier C et chantait la Marseillaise pour étouffer le bruit de la chute. (Sous-officier Casernement 104<sup>e</sup> Inf.)

... a pris les bottines de son officier qui était en permission dans un placard. (Capitaine adjoint à l'intendance coloniale.)

... un homme a fait ses besoins dans le chemin de ronde. Cette constatation a été faite après le départ de la garde montante. Ce même fait a été constaté à 12 heures, mais le garde qui avait fait ses besoins en cet endroit en avait fait un paquet ficelé qui a été retrouvé derrière la guérite du poste Sud. (Capitaine adjudant de garnison-Ronde à la Santé.)

◆ Dis-moi, la Goulue, c'est-moi, t'en souvient-il ? ◆

Le Journal publiait samedi dernier une interview de la Goulue qui nous apprend qu'à treize ans elle connut déjà un petit artilleur et que maintenant les abbés des paroisses sont ses meilleurs clients.

Se souvient-elle de cette anecdote ?

C'était, il y a déjà pas mal d'années, chez un grand photographe du boulevard Bonne-Nouvelle. Les artistes du moment y venaient poser fort souvent. La Goulue, qui fut peut-être une artiste en son genre, y entra un jour que dans le salon se trouvait déjà une rigide famille de magistrats, composée du père, de la mère et de deux jeunes pimbèches.

La Goulue vint se planter devant un grand miroir. Conscienceusement elle y examina sa figure, puis faisant volte-face, et tapant sur une partie rebondie de son individu, elle déclara en riant :

— Je suis déjà devenue moche, mais il me reste encore un beau

C...

Tête du magistrat et de madame !

### POUR LES MUTINS

Le Comité de Défense des Soldats, qui groupe les meilleurs noms de la littérature, des arts et de la politique et qui a mené, sous la direction de notre ami Charles-Albert, une belle et utile campagne en faveur des malheureux soldats frappés à l'occasion des manifestations suscitées par le maintien de la classe 1910 sous les drapeaux, vient de présenter une pétition au Parlement pour le prier de solliciter la grâce des mutins.

D'autre part M. Bachimont, député de l'Aube, adresse une lettre au Ministre de la Guerre pour l'inviter au même geste de clémence.

Toutes ces manifestations prouveront au Gouvernement que la mesure qu'il ne peut manquer de prendre aura l'assentiment unanime du pays.

### LE BESOIN DE SE DISTINGUER

Le Bonnet Rouge ne fait rien comme les autres. On s'en est déjà aperçu. Continuant cette tradition, il offrira à ses lecteurs son numéro de Noël :

### LA NOËL HUMAINE

le 11 Janvier 1914

Les gens grinchus prétendront que nous sommes en retard. Nous leur prouverons que l'attente aiguise le plaisir et que lorsqu'ils auront lu les contes et regardé les illustrations de notre Noël, les moins accommodants pardonneront que nous ayons tardé à leur en offrir la joie.

Ce numéro (48 pages, 4 couleurs) contiendra :

des articles de :

OCTAVE MIRBEAU,  
SÉVERINE,  
LUCIEN DESCAVES,  
NÉEL DOFF,  
LAURENT TAILHADE,  
LOUIS PERGAUD,  
CHARLES VILDRAC,  
GEORGES AUR'OL,  
M. POTTECHER,  
ALFRED MACHARD,  
GEORGES PICCH,  
FANNY CLAR,  
ETC., ETC.

des illustrations de :

STEINLEN,  
BERNARD NAUDIN,  
CARLÈCLE,  
POULBOT,  
NAM,  
DÉLIGNÈRES,  
TARKOFF,  
VOGUET,  
PICART LEDOUX,  
LUCIEN ROUSSEAU,  
R. DILIGENT,  
SOURIAU,  
ETC., ETC.

Le numéro sera offert gratuitement à tous les abonnés d'un an.

### LE CULTE ANTOINISTE...



...ou la gaieté française.

(Dessin de LUCIEN ROUSSEAU.)

# Noël du Roi des Gueux

Noël ! Noël ! Les amoureux  
Sont bien heureux, car c'est pour eux  
Que le truand académique,  
Las de chanter les purotins,  
Devant les bourgeois philistins,  
Danse le tango sans musique.

Noël ! Noël ! Le Roi des Gueux  
S'attendrit sur les ventres creux,  
Pleure sur les bedaines vides.  
Ses sujets voudraient bien, ma foi !  
Briffer à la santé du roi,  
Mais Lui n'a rien mis dans leurs bides.

Noël ! Le Christ a dit jadis :  
« Pour entrer dans mon paradis,  
Grands seigneurs ou bien pauvres hères,  
Sans-le-sou, riches triomphants,  
Fabriquez-nous beaucoup d'enfants,  
Croissez, multipliez, mes frères ! »

Noël ! Mais voici le truand,  
Qui, verbe haut, l'œil arrogant.  
Nous prêche une morale austère.  
Fils de gueux ou fils d'aristo,  
Tous, nous naissons d'un spermato-  
Zoïde aveugle dans l'ovaire.

Noël ! Le poète s'en fout !  
Écoutez Clopin Trouillefou  
Dire que la vie a du charme.  
Noël ! L'homme de Camembert  
Porte l'épée et l'habit vert.  
Le braconnier s'e t fait gendarme.

Noël ! Noël ! Le Paria,  
Celui qui jamais ne pria  
Tombe à genoux devant la Foule.  
Le féroce blasphémateur  
S'aplatit devant l'Electeur.  
La Vie est une putain saoule.

Noël ! Le renégat fourbu,  
Dédaigné par les crocs d'Ubu,  
Vers l'arène s'élance, avide.  
Puisse-t-il triompher soudain,  
Et, grâce au Peuple souverain,  
Siéger à côté d'Aristide.

Noël ! Ohé ! Les malheureux !  
Ne tendez plus vos doigts crasseux !  
Cessez vos grognements de fauve !  
Craignez plutôt qu'en vous voyant  
Votre défenseur flamboyant,  
Au lieu de vous donner, se sauve...

VICTOR MÉRIC.

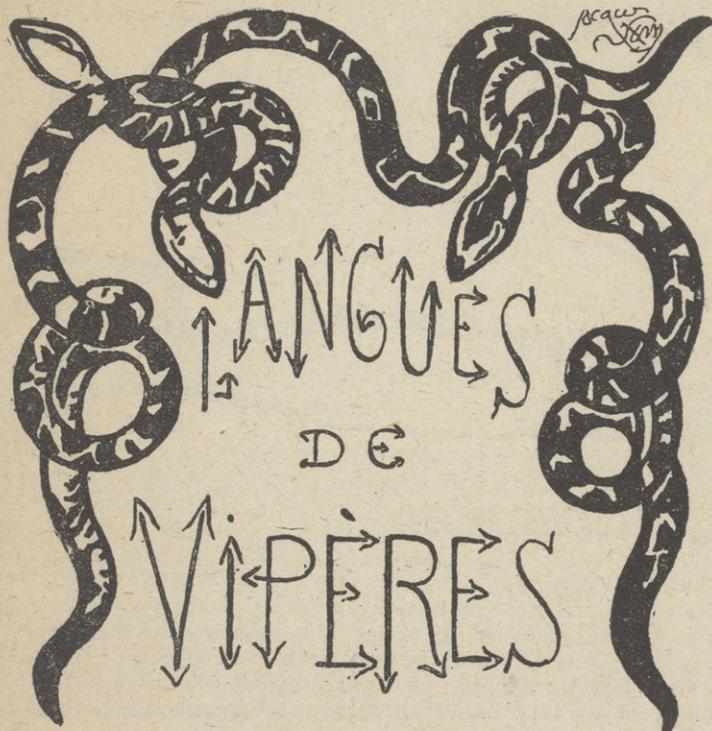


— C'est ainsi que par la grâce du Saint-Esprit, la Sainte-Vierge eut un fils..



— Et c'est-y aussi le Saint-Esprit qu'a visité la Thérèse au confessionnal, qu'elle enfile tant que ça ?..

(Dessin de BERDON.)



#### FACE D'OMÉGA

Les journalistes parlementaires semblent considérer la salle des séances du Palais-Bourbon un peu comme une ménagerie. Peu nombreux sont les députés qui échappent aux surnoms dont nos confrères rédacteurs à la Chambre se plaisent à les affubler.

Tout le monde connaît « Auguste » — l'honorable M. Massabuau. Celui-ci ne peut pas faire un mouvement sans que stride, d'un bout de la salle à l'autre, le nom du clown célèbre :

— Quel est l'imbécile qui m'a appelé « Auguste » ? s'écriait furieux, l'autre jour, M. Massabuau.

— C'est moi, répartit aussitôt M. Bouisson. Et tout le monde de s'esclaffer, parce que le député des Bouches-du-Rhône n'avait rien dit du tout.

Ces jours derniers, quelques autres personnalités politiques ont été baptisées.

Le profil caprin de M. Desoye lui a valu le surnom de : « La Chèvre folle ». Mais c'est à M. Thalamas qu'a été décerné le plus joli sobriquet : on ne l'appelle plus que « Face d'oméga ».

On sait que la lettre grecque *oméga* s'inscrit sous une forme particulièrement inconvenante...

#### AUX PETITS HOMMES LA C. G. O. RECONNAISSANTE

Aux États-Unis, nous disent les gazettes, on a trouvé un moyen très simple pour éviter les contestations qui s'élèvent entre voyageurs et receveurs, à propos des enfants : au lieu de se préoccuper de leur âge, on ne s'inquiète que de leur taille. Au-dessus de 41 pouces, tout le monde doit payer place entière.

Il paraît que notre C. G. O. a mis la question à l'étude. Un comité s'est constitué pour l'inciter à suivre l'exemple yankee. C'est, naturellement, — le nain Delphin ayant été écarté comme hors concours, — M. Delcassé qui en est le président d'honneur, et le citoyen Fribourg, ancien conseiller municipal, le président effectif. Notre confrère Jean Labric, du *Rappel*, a été nommé secrétaire général, le citoyen Figeac, de l'*Humanité*, trésorier, et le camarade Raflot, de la *Guerre Sociale*, archiviste.

Mais M. Barthou annonce qu'il combattra ce comité : il a un pouce de trop, et il faudrait encore qu'il paye sa place.

#### B EN FRANÇAIS

Un de nos Boursiers des plus *sportifs* (il fait de la boxe depuis peu de temps) et des plus patriotes nous racontait lui-même le fait suivant :

« Bénéficiant de quelques jours de vacances j'étais allé basser quelques jours à Munich. Un soir, étant dans une daverne où l'on poit de la pierre et agacé par des brobos pangovobes, d'une pante de Pavarois, j'eus une aldergacion avec l'un d'eux à qui je fis son affaire.

Puis les autres s'inderbosant je leur dis dans ma langue adoptive « Vous êtes vite (8). Eh bien ! je n'ai pas peur de vous et vous n'avez qu'à sortir je vous montrerai ce que vaut un goup de pourse vrançais ! »

M. Feuchtwanger est naturalisé Français depuis quelques mois !

#### L'HONORABLE GUISLAIN

M. Guislain, député du Nord, est assurément le meilleur des hommes. Mais il a des collègues terriblement taquins, et dans le train de Lille, qu'ils prennent tous ensemble, c'est à qui lui fera dire les pires bourdes.

L'autre jour, Ghesquière et Delory, pour l'effrayer un peu, lui expliquaient, avec cet accent traînard des Flamands qui décuple la valeur des mots, que bientôt ils pourraient faire, tous en chœur, le même voyage en aéroplane.

Ce bon M. Guislain ne parut pas enthousiasmé par cette perspective.

— Oh ! vous savez, moi, expliqua-t-il, méfiant, j'y connais rien, à toutes vos machines qui vont en l'air. Que voulez-vous ? J'suis un pédéraste...

M. Guislain se demanda, vainement, pourquoi ses collègues riaient tant.



Un autre jour, M. Guislain se plaignait à M. Dansette d'avoir mal au pied.

— J'ai un cor, expliqua-t-il.

— On ne dit pas : « J'ai un cor », fit observer M. Dansette ; on dit : « J'ai un pléarisme ».

Peu après, un autre député, M. Potier, remarqua que M. Guislain boîta.

— Qu'est-ce que vous avez ? demanda-t-il.

— J'ai un pléaraste, reprit l'autre.

L'honorable M. Potier n'a pas encore compris.



M. Guislain n'en est pas moins un grand orateur et un homme d'esprit.

Comme on discutait le budget de l'agriculture, il crut devoir donner lecture d'un long rapport sur la création d'une chaire bactériologique pour l'étude de la destruction du puceron de la betterave. La Chambre s'ennuyait ferme, l'orateur aussi : il rusa.

Dès qu'il fut descendu de la tribune, il se retourna, radieux, vers ses collègues du Nord.

— Voyez, leur dit-il, c'est épatant : ils ne se sont même pas aperçus que j'ai passé deux pages de mon rapport.

#### JOUETS



Le grand succès de l'année.



(Croquis de PICART LEDOUX.)

## LES PLANCHES

### TOUT S'ENCHAÎNE !...

(Grand Drame en plus de cinq actes)

Un pur chef-d'œuvre. Il faut louer les grands artistes qui ont bien voulu aller au Pré Saint-Gervais mettre en scène ce grand drame.

A l'analyse, la pièce risque de paraître sèche, de manquer de ton. C'est qu'il est difficile de rendre les péripéties vraiment émouvantes qui se succédèrent vertigineusement sur la scène. C'en était étourdissant.

Le premier acte rappelle un peu *Raffles* ou *Sherlock Holmes*. Il y a quelque part un voleur, ou un traître, ou même les deux. Un brave Normand, fin jusqu'au bout des ongles, a flairé l'aventure. Il jure de démasquer les bandits.

Un jour, il reçoit une visite mystérieuse. Le public ne comprend pas bien ; mais on devine que c'est très grave.

Tout s'enchaîne, pense le rusé Normand. Ce visiteur, c'est fatalement un complice des traîtres.

Après, l'histoire s'embrouille peut-être un peu trop. A défaut du fil d'Ariane, le public n'avait, pour le guider, que le filet de voix de la citoyenne Cambier (la femme-fatale). C'était peu, et beaucoup s'y sont perdus.

Deuxième acte : la plage d'Icarie ; les vagues chantent, Mmes Dubreuilh et Cambier aussi. On numérote les socialistes authentiques (S. F. I. O.). Hélas ! on n'en trouve guère, et quelqu'un demande si l'Océan est unifié. Cruelle énigme ! Du coup, plus de lumière, et Bergère, qui n'est pas, comme on pourrait le croire, une petite folie, explique crûment :

— Voilà : on a soufflé les chandelles, et il y a des coups de lampes échangés.

O Icarie !... Le rideau tombe sur ce désastre.

Quand il se relève, c'est charmant. La scène, éclairée par une lumière douce, est pareille à une crèche, et la grande barbe de Varenne, qui domine le tumulte des foules, évoque l'Homme de Nazareth.

Mais voilà le Normand, avec les preuves. Nous devons le dire, sans prétendre à jouer au critique influent : Renaudel, dimanche, dans *Tout s'enchaîne*, nous a paru infiniment supérieur à Coquelin dans *Raffles*. Le jeu était plus puissant et plus naturel à la fois. Vraiment, un grand artiste nous fut révélé.

« Tout s'enchaîne !... » Le leitmotiv revient. Voici une lettre du traître ; il y a une faute d'orthographe. Un socialiste bon teint ne fait pas de fautes d'orthographe, c'est évident... Tout s'enchaîne !... Cette lettre, d'ailleurs, est une demande de tarifs. Est-ce qu'on demande des tarifs ? C'est extrêmement louche. Tout s'enchaîne !...

La scène entre le traître et le Normand est vivement acclamée. C'est justice.

Mais si tout s'enchaîne, tout s'embrouille encore. Il est question d'une boîte aux lettres, d'une campagne dans la Lozère, de juifs, d'usuriers, de permis de chemins de fer, du lieutenant de la *Guerre Sociale*, du caporal de la *Lutte des classes* et du général de l'*Humanité*. C'est une véritable revue de fin d'année.

Enfin paraît le Grand Traître, car Cambier a généreusement cédé le premier rôle à Le Gléo. L'artiste est merveilleux : il parvient à être plus répugnant encore que nature. C'est superbe de vérité. Les chœurs ponctuent chacune de ses périodes de clameurs étourdissantes.

De temps à autre, la voix de soprano de la citoyenne Cambier

déchaîne l'orchestre (imitation parfaite de cris d'animaux). C'est le pendant de la scène d'Orphée apprivoisant ses fauves.

En définitive, après que tout se fut enchaîné et déchaîné un certain nombre de fois, les traîtres furent pendus haut et court tandis qu'une large banderole, dominant la salle, proclamait cette belle maxime :

« Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! »

### LA BELLE AVENTURE, O GUÉ !

Un auteur dramatique ayant une œuvre terminée est quelquefois possédé de l'ambition de la voir jouer. Étienne Rey se trouvant dans ce cas, s'en fut trouver Quinson qui a la haute main sur maints théâtres parisiens.

Quinson répondit :

— Pour qu'une pièce ait du succès, il n'est point nécessaire que l'auteur soit homme de talent ; il faut surtout que son nom possède déjà quelque célébrité. Or, il y a de Flers et Caillavet qui doivent donner une pièce au Vaudeville, mais n'en ont pas encore écrit le premier mot. Portez-leur votre ours. Ils accepteront sans doute de la signer et voilà votre œuvre partie pour la centième.

Ainsi dit, ainsi fait. Voici pourquoi le Vaudeville vient d'afficher *la Belle Aventure*, de MM. Caillavet, de Flers et... E. Rey. Son nom paraît tout de même. Mais ce qu'il y eut d'amusant aux répétitions, ce fut lorsque Porel avait une observation à formuler : il ne savait à qui s'adresser. Rey, timide, n'osait répondre. Quant à Caillavet et de Flers, ils ne semblaient que très médiocrement au courant de l'intrigue.

### MÉTACHORIE !

Mme Valentine de Saint-Point a fait ses débuts comme danseuse. Ses poses plastiques et futuristes ont la prétention d'apporter de la pensée à la danse qui n'en avait que faire. La danse désormais sera *idéiste*, ou elle ne sera pas. Mme de Saint-Point, qui fit une bien belle conférence sur la Luxure, eût peut-être été mieux inspirée en plaçant ses danses sous l'égide de cette *impératrice immortelle des hommes*, comme dit Albert Samain. En tous cas M. Charles Dumont, qui fut le premier époux de la poétesse, aurait dû songer, lors de son passage aux finances, à emprunter à la charmante innovatrice quelques principes de *métachorie*... pour notre pauvre budget, affligé, lui, de la *danse des millions* !

### LES BERR'S

Dans la même semaine, le fils de Tristan Bernard fit acclamer le nom de son père et la femme de M. Georges Berr fit applaudir le nom de son mari. Allez donc dire que la famille est un vain mot au théâtre.

Mme Bertiny, qui joue le rôle principal dans la nouvelle comédie du théâtre Femina : *Un jeune homme qui tue*, est la propre épouse du sociétaire de la Comédie-Française.

Le soir de la générale, une scène de famille fort touchante se passa dans les coulisses du théâtre.

Une même loge réunissait l'auteur, sa femme et son frère.

M. Georges Berr est en effet le frère de Sonia, du *Figaro* (Emile Berr).

Après le troisième acte... comme l'enthousiasme fléchissait un peu dans la salle, Emile vint reconforter Georges...

Il entra dans la loge. Georges était en train d'embrasser sa

femme. Celui-ci la quitta et se précipita dans les bras d'Emile en lui disant :

« Oh ! mon papou, oh ! mon papou, merci. »

M. Emile Berr, dit *Sonia*, du *Figaro*, se fait appeler *Papou* dans l'intimité.

## JEANNE DORÉ OU LE VIOLON D'INGRES

M. Tristan Bernard est très fier d'avoir écrit un drame.

L'auteur gai est tout heureux d'avoir pu être triste... volontairement.

Sa *Jeanne Doré* flatte bien plus son orgueil que le *Petit café* ou *Triplepatte*, dont la carrière pourtant fut glorieuse. C'est ainsi que M. Ingres aimait son violon... Le soir de la générale de *Jeanne Doré*, la famille de M. Tristan Bernard divisée en deux clans vivait des minutes d'angoisse.

Dans la salle, Mme Tristan Bernard occupait une loge avec toute la famille du sénateur Strauss, avec qui elle est apparentée.

Sur scène, M. Tristan Bernard reconfortait son fils Raymond qui est son interprète et encourageait Mme Sarah-Bernhardt, qui est aussi son interprète... mais non pas sa fille.

Lorsque la bataille fut gagnée, M. Tristan Bernard embrassa sa femme, son fils et Mme Sarah... puis il soupira :

« C'est tout de même plus émouvant qu'un match de boxe ».

## INIMITIÉ

M. Henry Bataille n'aime pas M. Ed. Rostand. L'auteur de *Cyrano* a subi la rancune de son concurrent dramatique... en subissant par ricochet le ridicule public d'une exhibition récente. On se souvient du jeune poète qui, dans *le Phalène*, évoquait outrageusement les traits de Maurice Rostand.

M. Pierre Pradier, qui créa le rôle du poète blond et équivoque, est devenu par ce fait l'ennemi intime de Maurice Rostand.

Pradier, qui doit beaucoup de reconnaissance à son ancien ami, est tout marri de cette brouille...

Maurice ne veut pas entendre parler de réconciliation.

« Je lui ai fait jouer le *Bon petit « diable »*, *l'Aiglon*, et il a osé me ridiculiser... — pouah — fini entre nous ».

Pierre Pradier fait son service militaire à Toul. Il est en ce moment permissionnaire convalescent.

Il se trouvait récemment à la répétition générale de *Femina* et cherchait partout des yeux Maurice en vue d'une réconciliation...

Maurice n'était pas là et encore eût-il été dans la salle que Pierre ne l'eût point abordé.

Maurice et Pierre ne se serreront plus jamais la main.

## NOEL THÉATRAL

M. Frick se désespère...

Il dirige depuis six mois sans éclat et sans bénéfice le grand music-hall « Le Colombarium », récemment édifié au coin de la rue du Four...

Et depuis deux trimestres les recettes de son établissement baissent moins rapidement que la rente... mais avec une régularité plus grande.

Le vendredi 12 décembre, cependant, M. Frick se réveilla tout joyeux.

Son calendrier lui indiquait comme très prochain l'espoir d'une recette considérable à l'occasion des fêtes de Noël et du nouvel an.

M. Frick fit mander d'urgence le comte Vallandier, son secrétaire général.

FRICK. — Mon cher Vallandier... il faut nous sortir de ce pétrin. Avez-vous une idée pour remplir notre salle ?

VALLANDIER. — Nous approchons des fêtes, mon cher directeur, et la chose me semble facile.

FRICK. — Si nous faisons de la publicité dans les journaux ?

VALLANDIER. — Excellente idée. Remplissons les quotidiens avec le *Colombarium* et le *Colombarium* se remplira quotidiennement. Attendez, je vais rédiger de suite des communiqués sensationnels.

Le 20 décembre le *Grand Quotidien* insérait cette note en tête de son courrier théâtral :

« Dès à présent M. Frick, directeur du Colombarium, retient la date du 24 décembre pour faire une soirée de gala dont Paris gardera le souvenir impérissable.

Qu'on se le dise sur les boulevards extérieurs et dans le métro ».

Le 21 décembre on pouvait lire en 3<sup>e</sup> page de *l'Aube* ce communiqué :

« La Revue TOUT LE MONDE DEBOUT, qui fera le spectacle du Réveillon du Colombarium, sera interprétée par une troupe incomparable. M. Frick, le sympathique directeur du music-hall, a engagé tout spécialement deux danseuses nûtes et un comique abscons... Le spectacle fertile en surprises excite déjà toutes les curiosités ».

Et le bureau de location du *Colombarium* ne recevait la visite de quiconque. Affolé le secrétaire général lança ces deux communiqués sensationnels.

Echo de première page du *Barbier de Séville*, le 22 décembre.

« Nous apprenons en dernière heure qu'une des plus hautes personnalités politiques de France a fait retenir par le chef du Protocole une avant-scène pour le Réveillon du Colombarium. Nous ne pouvons point carrément dire le nom de cette personnalité politique. »

Le 23 décembre, le même *Barbier de Séville* réimprimait en première page cet écho.

« Nous pouvons confirmer aujourd'hui la nouvelle sensationnelle que nous annoncions en dernière heure. »

« Une des plus hautes personnalités politiques de France a loué une avant-scène pour le gala-réveillon du Colombarium. Il est inutile que le public, qui assistera à cette représentation, essaye de reconnaître M. Po...c...é dans son avant-scène. »

« Le grand orateur tient à conserver un incognito absolu. Aussi, hier, s'est-il fait — pour cette occasion — raser la barbe et « repousser les cheveux... »

Malgré tant de publicité... les feuilles de location du théâtre *Colombarium* restaient vides et blanches.

Vint le soir du réveillon.

Les promeneurs qui s'égarèrent devant le *Colombarium* purent lire au mur deux affiches rouges qui portaient ces mots...

CE SOIR LE THÉÂTRE SERA FERMÉ AU PUBLIC

NOTE DE LA DIRECTION : — La haute personnalité politique qui avait retenu pour ce soir notre avant-scène a préféré louer toutes les places de notre théâtre, craignant sans doute de dévoiler son incognito parmi la foule. Que nos habitués et notre fidèle public nous excusent.

C'est ainsi que mourut en beauté, un soir de Noël, M. Frick, directeur du *Colombarium* de la rue du Four.

PIERRE HUMBLE.



## Sportez-vous bien...

CE QUE L' " AUTO " NE DIT PAS

C'est que les luttes de catch as catch can sont organisées par l'athlète Deriaz, et surtout par son rédacteur Manaud — le même qui fait le compte rendu de ces luttes tous les jours dans ce journal ;

Que les résultats sont décidés à l'avance ;

Que Jack Johnson a donné un beau billet de mille à Spoul pour le tomber, mais que Jimmy Esson n'a pas marché dans la même combinaison, d'où défaite du fameux nègre ;

Que l'ordre des résultats définitifs est ainsi décidé :

1<sup>er</sup> Zbysko, 2<sup>e</sup> Joe Rogers, 3<sup>e</sup> Cyganiewicz ;

Qu'aussitôt après la fin de ce grotesque tournoi, la même troupe s'en ira à l'étranger en compagnie — fort probablement — de Jack Johnson, pour recommencer la même comédie, et, espérons-le pour la caisse de notre grrrand sportif, ensuite revenir à Paris.

« Ça ce sont des choses, qu' l' « Auto » ne dit pas. »

LA VIE A GRANDES GUIDES

Ce n'est nullement dans un match de boxe que le jockey T. Williams eut la mâchoire brisée. Cette nouvelle donnée par certains journaux de courses, est complètement inexacte.

C'est au Chatham'bar qu'au cours d'une explication, l'entraîneur Hunt, à bout d'arguments, d'un coup de poing, fracassa la mâchoire du pauvre « Chef de gare », si bien qu'une opération fut jugée nécessaire. Plainte ayant été déposée par ce dernier, notre brutal quidam apprendra sans doute à ses dépens que, même entraîneur, il n'est pas toujours bon de monter sur ses grands chevaux et de s'emballer dans une discussion.

# Le Bonnet Rouge

15 Centimes

N° 6. — Samedi 27 Décembre 1913

NOËL PAUVRE



— ...Eh ben, c'est le contraire : y descend plutôt dans celle où y a du feu...

(Dessin de POULBOT.)